

Roman et journal intime

Gilles Marcotte

Volume 1, Number 2, March–April 1959

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59625ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marcotte, G. (1959). Roman et journal intime. *Liberté*, 1(2), 104–107.

Chroniques

Roman et journal intime

Un peintre, qui est aussi critique d'art, écrit le roman d'un peintre, qui est aussi critique d'art. Une mère de famille, qui est l'épouse d'un cardiologue, raconte l'histoire d'une mère de famille qui est l'épouse d'un cardiologue. Comme on le voit, René Chicoine et Anne-Marie n'ont pas été chercher leurs sujets bien loin d'eux-mêmes. Ils ont écrit, au sens le plus littéral de l'expression, le livre de leur vie. Ils ont écrit en se regardant vivre, comme d'autres, plus simplement, rédigent leur journal intime. Mais le journal intime offre le désavantage — au Canada français du moins — de ne pouvoir être publié qu'après la mort de l'auteur. Tandis que pour un roman, ma foi, il suffit de trouver un éditeur de bonne volonté; et M. Tisseyre est là, de plus en plus.

Mais peut-on légitimement, à propos de "Carrefour des hasards"¹ et "L'Aube de la joie"², parler de romans? On sait que le sens du mot est d'une rare élasticité, et qu'il a recouvert, depuis Madame de Lafayette jusqu'à Robbe-Grillet, en passant par Balzac et Malraux, des formes artistiques très diverses; d'autre part, le roman — comme la pièce de théâtre — n'est jamais très éloigné du journal intime, en ce qu'il projette, dans des personnages plus ou moins fictifs, les sentiments personnels de l'écrivain (rappelez-vous ce que dit Claudel des personnages de "L'Echange": pour ne citer qu'un exemple entre mille). Mais le petit Larousse, qu'on prend rarement en défaut de sens commun, dit: "oeuvre d'imagination". C'est-à-dire que tout est dans la projection, la transposition; dans la mise en oeuvre, par l'imagination créatrice, des éléments de l'autobiographie. Il y a le roman-confession et le roman-création; chez André Langevin, par exemple, "Evadé de la nuit" et "Poussière sur la ville", le deuxième suivant logiquement le premier, et le dépassant. Le roman-confession est généralement un premier livre, un livre de jeune; on débrouille *tout ça*, on le donne en vrac, on jette sa gourme, et après cela, l'imagination libérée, on commence à écrire de vrais romans. Malheureusement, au Canada français, les jeunes sont absents du roman. On leur soupçonne parfois — à travers leurs poèmes, leurs petits articles — le goût, la nécessité d'en écrire; mais ils n'osent pas. Ils y viendront plus tard, et à quarante ans, ils en seront encore à essayer de débrouiller *tout ça*. Par là s'explique, je pense, que le roman canadien-français manifeste en général si peu d'originalité dans

¹ et ² Cercle du Livre de France, Montréal.

la forme, et si peu de force dans l'ordre même de l'imagination. On commence, trop tard, par le journal intime, et on ne réussit plus à en sortir. Tout le monde n'est pas, comme Bernanos, capable d'écrire à quarante ans un premier roman qui ait égale valeur sous le rapport de la communication personnelle, et sous le rapport de la fiction.

C'est justement la crise d'un homme de quarante ans, qu'analyse René Chicoine dans "Carrefour des hasards". A l'approche de la quarantaine, Julien Beaumont sort d'une longue maladie qui l'a tenu à l'écart de la peinture, de l'activité intellectuelle, des succès faciles de sa jeunesse. Que s'est-il passé? On peut résumer, un peu bêtement: un amour manqué, puis des maux de tête violents. Le coeur et la tête sont atteints du même coup; le pouvoir d'aimer, de créer, et le pouvoir de comprendre. C'est l'échec total, soudain, incompréhensible. On évite difficilement, ici, de penser à Saint-Denys-Garneau: "J'ai connu la semaine dernière une expérience intérieure de délaissement, d'humiliation, de solitude..." L'aveu est moins clair, dans "Carrefour des hasards", mais il s'agit bien d'un drame analogue, et qui paraît exemplaire au Canada français: celui d'une vie commencée dans la ferveur et qui tout à coup, sans raison apparente, se referme brutalement sur des désirs affolés. A cette vie, à cette expérience, il manquait des coordonnées essentielles; et l'heure de la véritable possession, de soi-même et du monde, est l'heure de l'échec. Combien de carrières artistiques ou intellectuelles prometteuses, au Canada français, n'ont-elles pas sombré ainsi dans le silence, ou, pire, dans l'insignifiance, à l'approche de la maturité?... Tout au long du roman, Julien Beaumont s'acharnera à tenter de reprendre ce qui était perdu. Recherche minutieuse, passionnée, exaspérante parfois, vouée à l'échec par l'équivoque même de la reprise, parce qu'elle est toute axée sur un passé mythique. Cette recherche, et le roman, ne commenceront à prendre un sens qu'au moment de la *liquidation*. Après quelques aventures sans intérêt, Julien Beaumont retrouve la femme qu'il avait perdue au départ, et qui représente pour lui l'existence même. On notera qu'elle est Française, c'est-à-dire étrangère: à ce titre, elle symbolise parfaitement une vie artistique et intellectuelle dont les racines sont *ailleurs*. Julien la retrouve, et l'abandonne peu après: le passé a perdu ses derniers prestiges. A la fin, Julien regarde une dernière fois le portrait de sa mère — ce portrait qui n'a cessé, discrètement, d'habiter le récit — et se tourne vers son aujourd'hui: "Julien ne pense pas à la pluie, il ne songe pas à la douceur du printemps. Il observe les arbres qui attendent l'été."

J'ai parlé plus haut de Saint-Denys-Garneau. Mais il est évident que le roman de René Chicoine se situe à un niveau de

réflexion beaucoup moins haut, beaucoup moins exigeant. Plusieurs pages de "Carrefour des hasards" accumulent des notations agaçantes de mièvrerie, sur des riens entretenus comme de grandes vérités. Sur le plan de l'amour, comme sur celui de la vie intellectuelle et artistique, Julien Beaumont ne voit pas très large; j'oserais dire, si le mot n'était vraiment passé de mode, qu'il lui manque d'être sensible à une Transcendance. On souhaiterait aussi que l'écriture du roman, toute sensible et fine qu'elle soit, fût emportée un peu plus librement par les images. Malgré ces défauts, qui ne sont pas minces, "Carrefour des hasards" est un livre à retenir: il *signifie*.

D'Anne-Marie, hélas, malgré un nom charmant et toutes les bonnes intentions du monde, on ne saurait dire qu'elle est romancière, ni même écrivain. Elle ne fait guère de fautes de français, c'est vrai. Mais elle écrit comme elle doit débarbouiller ses marmots, sans aucune espèce d'originalité. Aucune idée fraîche, aucun éclair de style, dans ses deux cents pages. Tout est étale, immensément convenable et parfaitement terne: la fièvre de bébé, les difficultés du mari à l'hôpital, les coquetels, le voyage en Gaspésie, l'accouchement, la réunion d'Action catholique, et le reste. Sympathique et ennuyeux. La vocation d'Anne-Marie à l'éducation des enfants me paraît beaucoup mieux assurée que sa vocation d'écrivain.

* * *

"Mon fils pourtant heureux" marquait une date importante dans l'oeuvre de Jean Simard; après les caricatures amères et bien enlevées de "Félix" et d'"Hôtel de la Reine", c'était l'apparition du roman. Du roman comme promesse, plutôt que réalisation: encore tout près du journal intime, mal dégagé du portrait de famille, mais ouvert, à la fin, à la perspective d'une histoire, d'un drame soumis au temps. Son dernier livre, "Les Sentiers de la nuit"³, tient-il cette promesse? Il faut répondre en Normand: oui, et non. Pour la première fois, Jean Simard nous présente un personnage principal nanti d'un état civil bien *objectif*: George Godley Roundabout, Montréalais de bonne famille, employé de banque. G. G. — comme l'appelle familièrement l'auteur — est le suppôt d'événements bien précis. Il va à Londres, étudier la banque, et devient amoureux de la ville. A Paris, il connaît brutalement une prostituée, ce qui le dégoûte de l'amour. De retour à Montréal, il épouse quand même une amie d'enfance, qui est catholique, et il se convertit. A cause de quoi il est relégué aux emplois inférieurs, à la banque familiale. A Atlantic City, il résiste à une grande passion. Petit à petit, il devient aveugle. Il prend sa retraite. Il mourra bientôt...

³ Cercle du Livre de France, Montréal.

Cela ne fait aucun doute: extérieurement, G. G. a tous les attributs d'un véritable personnage de roman. Mais il arrive ceci de curieux, que Roundabout semble demeurer toujours un peu extérieur aux événements qui lui sont appliqués. On voit les événements, ils se gravent aussitôt dans la mémoire; on ne voit guère le personnage. Il est simplement là, d'un bout à l'autre du livre, comme le lien nécessaire d'une action qui le laisse intact. Ainsi, quand on apprend qu'il va prendre sa retraite, on est d'abord étonné, on ne l'avait pas cru si âgé: l'auteur ne lui avait pas donné *le temps de vivre*. Et c'est en cela principalement, à cause de cette absence du temps romanesque, que "Les Sentiers de la nuit" n'est, au bout du compte, qu'une nouvelle distendue. Le style de l'écrivain y est sans doute aussi pour quelque chose: aigü, acide, cherchant sans cesse la formule close sur elle-même, peignant le tableau pour le tableau, procédant par phrases courtes et hachées, truffées de réflexions morales, il divise, il sépare, plutôt qu'il n'assure une profonde continuité affective. Il y avait, il me semble, plus de chances données au roman dans "Mon fils pourtant heureux", qu'il n'y en a dans "Les Sentiers de la nuit".

Nouvelle, ou roman, le dernier ouvrage de Jean Simard s'impose comme l'un des livres les plus durs et les plus noirs — on s'excuse d'avoir à employer cet adjectif, si nettement suggéré par le titre — qui aient paru ces dernières années au Canada français. G. G., homme ordinaire, sans signes distinctifs, perdu dans la foule, n'est pas sans rappeler le pathétique Alexandre Che-nevert de Gabrielle Roy. Mais celle-ci donnait des vacances à son personnage: vacances du corps, et vacances de l'imagination. Jean Simard n'accorde aucun répit à G. G.; il le presse, le pousse à bout, détruit une à une ses pauvres illusions, jusqu'à ce qu'il ne reste plus, de ce qui avait été un homme, qu'un noir sentiment de solitude et de dérélition. On pourrait voir là un parti pris de destruction; mais c'est plutôt le parti pris d'une effrayante logique, qui va d'un trait, du refus inconscient de la vie, à la consommation de ce refus dans un total aveuglement. Qui ne veut pas voir, la cécité s'empare de lui; à qui n'aime pas d'abord, l'amour finit par se refuser. George Godley Roundabout vit par ce qu'il représente, par ceux qu'il représente; il est le troublant symbole d'une réalité qui est peut-être le drame atroce de ce monsieur que nous avons rencontré, tout à l'heure, et qui semblait si bien de sa personne, si respectable...

Gilles MARCOTTE.